

I.
Vie de Bruno

Une fois encore mon dieu
menez-moi ce soir vers quelqu'un avec qui boire
ces vérités d'une nuit qui sont dans la bière et dans le vin
et qui me mettent le monde en tête tel
qu'il se boit et tel
qu'il a de lui-même
inassouissable soif

Une fois encore mon dieu
accordez-moi ce soir quelque compagnon plus inquiet que le vent
d'octobre plus froid que le cœur de la flamme automne
un taciturne auprès de qui me taire et qui m'entende
un de ces hommes sans horizon
quotidiens et fades
dont le silence est une plage où se rompent
les marées millénaires du verbe

Ramenez-moi mon dieu vers celui qui n'a jamais de nom que l'on
ne boive
pour l'amour de l'oubli
mon dieu menez-moi boire jusqu'à lui
que nous nous retrouvions silencieux penchés vers la même source
comme les deux lèvres d'une seule soif
écartées sur la même gorgée

Tout l'homme dans ce premier venu
s'accoude avec moi au comptoir d'une nuit dont je ne m'éveillerai pas
mais quelqu'un s'en ira sous mon nom traîner mon ombre de jour au
soleil
tandis que je boirai dans cette nuit d'ailleurs
où l'on accède par une âme qui s'est refermée derrière nous
Cet inconnu mon dieu
qui introduit à toute connaissance
n'est connu que de l'amour

Courte est l'ombre que de nous tire le soleil
infinie celle que nous allongeons dans la nuit
mesquine en plein jour médiocre dans la lumière ma solitude
mais point celle purifiée que la nuit partage entre nous
quand elle nous rameute dépouillés que la soif accouple
dénudant pour chacun
l'autre qu'il est

Qu'une fois encore mon dieu
j'accoste du regard de la voix de mon corps oublié
l'un de ces hommes en perdition qui vacillent comme cette flamme
noire d'avoir brûlé jusqu'à sa lumière même
double anonyme quitté dans le hoquet triste de l'aube
et vers qui toute la journée penche jusqu'au soir
au bas duquel je cherche encore de bar en bar
de verre en verre
de vide en vide
cet amant de ma soif

Mon dieu je ne veux plus sortir jamais de cette ville soûle où je
suis entré par amour de cette soif

mais demeurer prisonnier de ses portes de ses mains de ses fenêtres
ouvertes derrière tout regard
prisonnier trébuchant de ses pas
de ses rues ivres qui me conduisent
d'où l'on voit la lumière
de dos

Dans la nuit, je me réveille d'avoir senti qu'à l'autre bout de
mon sommeil dort un homme
qui est mon ami
et qui ne le sait pas.

Et je ne sais moi-même rien de lui. Mon dieu, comment traverser
jusqu'à lui notre nuit commune ? Comment remonter jusqu'à sa cime
inconnue mon versant de notre nuit ? Ne pourrions-nous nous réveiller
ensemble ? Peut-être m'a-t-il senti bouger dans le ventre de son
sommeil ? Si je lui manquais, au réveil, et que la lumière de l'aube lui en
parût plus froide et l'espace plus désolé, il me devrait cette nudité du
cœur, cette petite nausée de la solitude et cet anxieux bonheur qui l'ac-
compagne : d'avoir à se chercher quelqu'un. Et sans doute qu'il me
trouvera, ce soir, dans ce compagnon d'un soir qu'il se fera au fond de
quelque bar, là-bas, de l'autre côté d'un monde où peut-être je le
rencontrerai ici, et comme pour un étrange baiser, nos bouches se cher-
cheront sur leur verre.

Mais ma soif n'est pas de celles que l'homme qu'elles brûlent peut
assouvir et en vérité ce n'est pas la soif d'un homme mais de quelque
chose dont les hommes sont faits et au nom de quoi ils vivent.

Maintenant, mon ami s'éveille. Il regarde sa chambre exigüe aux murs
désolés, sales, sans joie, il la considère comme s'il voyait en elle l'inté-
rieur même de sa vie. Et assis sur mon lit, je la considère en moi, car ma
solitude lui ressemble, et c'est un de ces moments singuliers où, grâce à
cet inconnu dont la présence à l'autre bout de ma vie l'équilibre, je

comprends mieux qu'il est une perception intermittente de la réalité qui ne saurait recevoir d'explication parce qu'elle-même a pour essence d'expliquer, d'élucider, tout comme l'œil le plus exercé n'est tourné que vers le monde et ne saurait regarder au-dedans de lui.

Dehors, sous les rideaux, une ville d'entrepôts, de chantiers, de quais, de bateaux et de cris. Le jour s'est levé et mon ami. Il ouvre sa fenêtre sur le port qui roule, frappe, grince, tangué, hurle en face de lui. Le soleil lui saute à la gueule.

Je dors. Je me suis réveillé, dans la nuit, d'un goût de sel sur les lèvres.

Ainsi, dans le milieu de la nuit, on se réveille et l'on ne sait soudain plus
de quelle couleur s'écrivent les mots
de quelle clarté se fait l'amour
et notre main sur notre sexe ou sur notre visage
reconnaît l'autre
qui nous rêve

Je m'éveille en sursaut : ce cri, qu'était-ce ? Un appel ? Qui ne sait ce qu'il veut dire ni qui l'a poussé. Qui, volant d'oreille en oreille, ignore s'il sera entendu. Qui porte toujours plus loin un message qu'il n'est plus temps qu'il délivre, car il est mort, l'homme qui l'a lancé, et mort aussi celui à qui il l'adressait.

Tant pis, mais je me suis levé. Cela vaut-il la peine de si profondément dormir, pour n'être en fin de compte jamais qu'un homme qui se réveille chez lui ?

La radio joue. J'ai froid. Ici, je suis seul.

Des chansons tournent dans la nuit de quelles oreilles, sourdes à ma voix. Des voix parlent qui ne me parlent pas et ne s'adressent d'ailleurs à personne. Je les sens qui tremblent dans l'air à côté de moi et traver-

sent le silence intact de ma chambre. Des voix sortent des machines. On fait semblant de parler. On a l'air d'écouter. Des gens feignent de croire qu'on leur parle. Mon dieu, quelle solitude que la nôtre.

La radio joue. Des gars et des filles, quelque part, écoutent ces chansons et les fredonnent en hochant la tête et en claquant des mains. Ailleurs, on danse. Des fêtes sortent des machines, mais ce sont de fausses fêtes qui ne font rire que les masques et sur la joie feinte de ces danses seuls trépigment encore des fantômes aux yeux désolés. Naguère encore, j'étais des leurs. Et certes, je porte en moi une autre fête, mais je n'ai su retenir personne de ceux que j'avais invités.

La radio joue. De temps en temps, le paysage de la musique s'entrouvre sur d'autres horizons, des nouvelles du monde, des paysages éclatant de bombes, des villes où le sang suinte des murs, d'autres que la terreur étouffe en pleine lumière, – et déjà c'est l'oubli que ce silence flottant sur le cri qui sera poussé, sur le visage qui dans un moment sera déchiré, sur le corps soubresautant que, lentement, la torture travaille.

La radio joue. Elle moule ses fêtes fabriquées, elle nous vend à tout vent le rôle des victimes, l'apologie des coupables et notre silence complice d'auditeurs bâillonnés. Puis, il y a tant d'autres machines à préoccupations mesurées, à travail, à confort, à convictions, à repos à soleil. Des plages s'étirent hors des machines, des mers en coulent bleues où plongent de petits corps bruns à plaisir. Que sont les hommes d'ici, sinon d'autres petites machines, élastiques et chaudes qui s'échangent leurs messages de machines, engendrent des bébés machines, se dégradent et meurent.

Mon dieu, je ne sais plus où j'en suis ni pourquoi vous m'avez mis au cœur cette fête qui tourne et tourne sans arrêt, ni pourquoi vous m'avez planté dans la gorge ce cri qui saigne sur ma voix.

La radio prie. La machine prie. Le commerce prie. Le meurtre prie. Tout, dans cette nuit tourbillonnante, tout prie de ce qui roule, vole,

aime, grince, dort, jouit, hurle, rit, saigne, chante, tue, flâne, peine, souille, tout ce qu'emporte dans la grande fête atroce et tendre du temps le grand carrousel quotidien de lumière et de ténèbres.

Mon dieu, notre vie tourne trop vite. Ce manège m'étourdit, je sens que je lâcherai bientôt prise. La radio joue, il est deux heures du matin, si je pouvais croire, une seule fois, qu'elle joue aussi pour moi, vraiment, que c'est autour de moi que ceux-ci dansent, avec moi que ceux-là chantent, pouvoir, moi aussi, ne fût-ce qu'une heure me transformer en quelqu'une de ces machines qu'ils aiment, car on m'écouterait alors, j'aurais une voix qui s'entend, j'adresserais à des hommes qui sauraient les comprendre des paroles fortes et véridiques et j'émouvrais leur cœur comme seules en ont le pouvoir leurs machines adorables.

La nuit tourne trop vite, mon dieu, je perds pied.

*

Combien de fois ne me suis-je ainsi réveillé d'une nuit dans une autre, et quelquefois même en plein jour, alors que je croyais fermement marcher, rire et parler au milieu des vivants, je me suis soudain trouvé flottant au fil de rues fantômes, peuplées d'ombres humaines qui ne me voyaient plus et me traversaient le corps et l'esprit de leurs formes brumeuses.

Ainsi, je me suis réveillé cette nuit pour un cri poussé dans une autre, et d'avoir senti je ne sais quel vent salé me glacer le visage, là-bas, à l'autre bout de mon sommeil. Comme si nous pouvions nous endormir ici d'un sommeil dont l'issue serait enfin ailleurs. (Il est trois heures et quart du matin et j'entends chanter encore dans un arbre de mon rêve l'oiseau peut-être qui m'a réveillé.)

Mon dieu, est-il possible que je doive à tout jamais ignorer où je dors,

où je veille, - et pouvez-vous comprendre la honte, la peur, la douleur parmi les siens d'un homme qui ne sait plus et peut-être n'a jamais su où il était, où il aimait et qui l'anime.

*

Mon dieu, le jour va bientôt se lever et je n'ai pas dormi. Où étais-je ? Il me semble avoir flotté parmi des visages imprécis, des corps vaguement éclairés ou plus exactement que je m'efforçais d'éclairer moi-même de l'intérieur. Il y eut un moment au moins où j'ai vomi, car j'avais trop bu, bien sûr, et un autre moment – mais il se peut, après tout, que ce soit le même, lorsque la salive me filait encore entre les lèvres et que, le front sur le mur de céramique des toilettes, j'étais sur le point de vous – un moment où j'ai compris quelque chose de très important, qu'il m'a fallu oublier tout de suite, condition sans doute nécessaire pour que je puisse l'avoir approchée, car nous pouvons bien prétendre à la connaissance, nous ne sommes toujours pas capables de coïncider avec elle, puisque nous parlons encore de l'acquérir et de la posséder.

Le jour se lève, que je vivrai pour oublier cette nuit et la recommencer dès ce soir, en toute innocence, mon dieu - depuis combien d'années dure ce jeu terrible ?

*